

de l'Océan Pacifique
r. Merid. de l'Océan Pacifique
Tropique
Courant équatorial
Capri

CLAUDINE DOUVILLE

MISSION SACREE 1

LES ESPRITS DE L'AMAZONIE

Libre Expression

DE LA MÊME AUTEURE

Une histoire de cowboy, Éditions Libre Expression, 2010

Le Loup des îles, Éditions Libre Expression, 2009

La Louve des mers, Éditions Libre Expression, 2008

CLAUDINE DOUVILLE

MISSION SACRÉE 1

LES ESPRITS DE L'AMAZONIE



Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

À Simon, mon ami, mon mari, mon amour.

« Des éclairs se mirent à tomber du ciel, illuminant la Grande Faille. Les eaux enflèrent subitement, inondant les terres autour d'elles. Les quatre statues étaient là, encore vides et stériles. C'est alors que les éclairs du ciel se conjuguerent en quatre flèches dorées qui atteignirent les statues d'un même jet. Elles devinrent lumineuses comme si elles se consumaient de l'intérieur. Le bois, le métal, la terre et la pierre furent unis dans une même douleur, pour un même salut. Puis le calme revint, aussi subitement que le chaos avait commencé.

La puissance des dieux était maintenant là, divisée entre ces quatre statuettes qui furent réparties partout dans le monde, dans l'attente d'être ramenées à la vie, quand la terre aurait besoin de leur énergie. »

Tiré du *Livre des Anciens*,
à l'aube du Cinquième monde

· I ·

Afghanistan, octobre 2003

La chaleur accablante ajoutait à l'inconfort de Nate Carrick. Il était en position depuis plus d'une heure et ses vêtements lui collaient à la peau. Sa fausse barbe lui piquait les joues, et son turban semblait incapable de retenir les gouttes de sueur qui lui coulaient dans les yeux. Ceux-ci quittèrent brièvement la porte qu'ils surveillaient pour se poser sur sa montre. 16 h 05. Son informateur avait été formel, Chabib El Khemi devait sortir à 16 h 10 précises et monter dans une voiture qui viendrait le chercher. Carrick n'aurait alors qu'un bref instant pour mener à bien sa mission et loger une balle dans la tête de l'un des dirigeants de l'organisation terroriste la plus puissante du monde.

Les Forces spéciales étaient sur la trace de l'homme depuis des mois, et un de leurs collaborateurs avait fini par le repérer. Deux hommes avaient alors été dépêchés sur place, en Afghanistan. Les plus aguerris, les mieux préparés, les plus habiles : Nate Carrick et Ahiga Lapahie, surnommé Aigle noir bien que son prénom signifie « Il combat » en langue navajo. Ils étaient à Kandahar depuis trois semaines et avaient soigneusement préparé l'attentat. Depuis le 11 septembre 2001, tous

les dirigeants de l'organisation terroriste étaient sur le qui-vive, et les données sur leurs positions circulaient au compte-gouttes. L'informateur afghan des Forces spéciales, Marouane, avait risqué gros pour livrer les renseignements convoités.

C'est ainsi que Carrick s'était retrouvé au deuxième étage d'un immeuble éventré, appuyé contre un matelas replié dont les ressorts pointaient en maints endroits. Avec sa djellaba couleur de sable, il se fondait dans le décor. Seul le canon de son M24 braqué au-dessus du matelas pouvait révéler sa présence. Mais il faudrait un œil particulièrement aiguisé pour le découvrir parmi les décombres et les autres détritiques qui l'entouraient. Il fit passer son poids sur sa hanche gauche afin de soulager sa jambe droite, qui menaçait de s'engourdir. Malgré la tension du moment, il restait très calme et s'appliquait à respirer profondément. Aigle noir était quelque part sur sa droite, perché dans un autre édifice, un peu plus haut que lui. Si quelque chose devait mal tourner, il prendrait la relève.

Aigle noir était un Indien navajo, descendant de l'un de ceux qui avaient été recrutés durant la Seconde Guerre mondiale pour utiliser leur langage en guise de code. La complexité de la langue navajo garantissait une imperméabilité presque totale aux communications, n'ayant aucun lien avec les langues européennes ou asiatiques. Des opérateurs navajos assuraient les relais à chaque bout de la transmission, et ce code fut le seul à ne jamais avoir été brisé. Dans la famille d'Aigle noir, la tradition militaire avait toujours été maintenue. Mais si ses prédécesseurs étaient restés dans le domaine des communications, il était le premier à faire partie des commandos secrets de l'armée.

Carrick était aux aguets et, lorsque la porte s'ouvrit, son doigt amorça une légère pression sur la détente. Il était prêt à tirer. Mais la porte ne fit que s'entrouvrir, et une femme jeta un baquet d'eau sale dans la rue, refer-

mant aussitôt derrière elle. Carrick étouffa un juron entre ses dents tout en relâchant ses muscles tendus. Seul un contrôle parfait, obtenu après des années d'entraînement, avait empêché le coup de partir. Il entendit un léger bruit sur sa droite. Jetant un bref regard, il vit un rat s'enfuir en déplaçant quelques cailloux. Il pesta. Il détestait les rats dont les morsures propageaient toutes sortes de maladies plus terribles les unes que les autres. Il fit cependant abstraction de la bestiole et reporta son attention sur la porte toujours fermée.

Carrick commença à s'inquiéter. Il jeta un autre regard sur sa montre et vit que l'heure H était dépassée de trois minutes. Il n'aimait pas ça. Un retard n'annonçait rien de bon. Il commença à douter de la justesse des informations de Marouane. Pourtant, jusqu'à maintenant, l'homme avait toujours été d'une grande fiabilité. Il y eut un mouvement dans la rue qui attira l'attention de Carrick. Un homme s'amenait sur une charrette tirée par deux ânes. Voilà qui allait compliquer les choses. Mieux valait annuler l'opération. Leur action devait rester discrète et sans témoin, et la présence de cet homme changeait tout. Le moment était passé. Il y eut un autre bruit à ses côtés. Le rat était revenu. Nate Carrick détacha sa main droite de son arme pour la plonger dans sa poche et chercher le miroir avec lequel il enverrait un message à Aigle noir, lui signifiant que la mission était annulée. Mais sa main n'atteignit jamais le fond de sa poche. Un violent coup sur la tempe le fit sombrer dans un profond trou noir.



Il reprit ses esprits alors qu'on le tirait violemment vers l'échelle qui l'avait mené au deuxième étage de l'immeuble. Des hommes criaient en arabe autour de lui, ne se gênant pas pour lui donner des coups de pied dans

les côtes. Même si le turban avait quelque peu amorti le coup, Carrick sentait qu'il avait une blessure près du cuir chevelu et que le sang en coulait abondamment. Il était encore trop sonné pour réagir ou se protéger. On le souleva par le dos de sa djellaba et il fut précipité dans l'ouverture de l'échelle. N'arrivant pas à s'agripper aux barreaux, il dégringola et s'écrasa lourdement sur le dos. Deux hommes s'emparèrent de lui, le remirent sur ses pieds et lui arrachèrent la barbe en tirant violemment dessus. Il émit un petit gémississement qui les fit rire.

— Chien ! cracha l'un d'eux. Tu ne mérites pas de la porter !

Sa connaissance de l'arabe était suffisante pour qu'il saisisse tout le mépris qu'il y avait dans ces mots. Il sentit qu'on lui retirait son turban, maintenant poissé de sang, et sa djellaba pour lui passer un vêtement de tissu noir qui le couvrait complètement. Quand la grille tomba devant ses yeux, Carrick comprit qu'il s'agissait d'une burka. On lui noua les mains par-devant, avec une bande autobloquante en plastique, de façon tellement serrée que le moindre mouvement lui entaillait la peau.

Carrick n'arrivait pas à rassembler ses idées. Des élancements lui vrillaient la tête, et il avait un goût de bile dans la bouche. Quand ses genoux fléchirent, il fut remis durement sur ses pieds par les hommes qui l'encadraient. Sa vue était partiellement voilée par la burka qui s'était déplacée, aussi ne vit-il pas la charrette qui était maintenant devant lui. Il trébucha et s'écroula par terre de nouveau. Les hommes l'empoignèrent sous les aisselles et le lancèrent au fond de la charrette où il atterrit sur la tête. Il devina que d'autres personnes montaient et on l'obligea à s'asseoir. Il sentit la pointe d'une arme entre ses côtes déjà endolories.

— Tu te tiens bien tranquille, cracha l'homme à ses côtés. Mais même si tu te mettais à glapir, qui écouterait les cris d'une femme ?

À ces mots, ses compagnons se mirent à rire, puis se désintéressèrent de lui quelques instants. En plus du conducteur de la charrette, ils étaient quatre. Carrick en profita pour reprendre son souffle et faire le point. Visiblement, ils avaient été trahis. Ces hommes savaient précisément où il était. Est-ce que Marouane, l'informateur afghan, les avait vendus ? Avaient-ils également découvert Aigle noir ? Celui-ci avait-il été témoin de la scène ? Avait-il pu s'enfuir ou était-il, lui aussi, prisonnier ? Il tenta de regarder autour de lui. La grille lui bloquait toujours un œil, et l'étoffe épaisse rendait sa respiration difficile. Comment pouvait-on vivre là-dessous ? Il vit qu'on passait devant la porte qu'il avait surveillée. La charrette poursuivit son chemin jusqu'au coin de la rue où elle contourna l'édifice. Carrick eut le temps de voir une Mercedes beige s'arrêter devant la porte.

Ainsi, l'information était juste. El Khemi devait être là. Sauf que lui, maintenant, se trouvait dans la charrette, sous bonne garde, et que son avenir s'annonçait plutôt sombre. La charrette s'enfonça dans un dédale de ruelles étroites où les ânes se mirent au petit trot. Ne pouvant s'accrocher à rien, Carrick se faisait balloter en tous sens, ce qui lui valut des reproches véhéments de ses geôliers.

— Reste en place, abruti !

Cette déclaration fut appuyée d'un grand coup de canon de fusil sur le flanc de Carrick. La charrette dut s'arrêter pour laisser passer un convoi militaire. Comme pour lui enlever toute idée de tentative de se faire remarquer, le canon du fusil s'enfonça encore plus profondément entre les côtes de Carrick.

— On se tient tranquille.

Les militaires, des Américains, jetèrent un regard blasé sur la charrette et, s'ils remarquèrent la femme assise à l'étroit entre deux hommes baraqués, ils ne le laissèrent

pas paraître. Une fois le convoi passé, ils reprirent leur chemin, puis entrèrent dans une cour intérieure. Deux des hommes sautèrent sur le sol et refermèrent une lourde porte de bois. Les deux autres descendirent Carrick avec aussi peu de précautions que lorsqu'ils l'avaient fait monter. Celui-ci avait mal partout. Le coup à la tête avait encore des répercussions sur son équilibre, et les coups de pied avaient dû lui fêler une côte ou deux. Respirant avec difficulté, il s'efforça de rester debout, voulant éviter de nouvelles brutalités. Il avait une vague idée du quartier où on l'avait emmené, mais ne réussissait pas à situer l'édifice où il était. Les hauts murs l'empêchaient de trouver un quelconque repère. Il ne put s'interroger très longtemps parce que déjà on le traînait à l'intérieur.

Ils enfilèrent un long couloir sombre au bout duquel il y avait une intersection. Ils tournèrent à droite, ce que Carrick ne manqua pas d'enregistrer dans sa mémoire. Au bout de ce passage, il y avait une porte ouverte. Les hommes le poussèrent à l'intérieur et s'y engouffrèrent derrière lui. Avec toute la sauvagerie dont ils étaient capables, ils lui retirèrent la burka, ainsi que tous ses vêtements.

— Comme ça, ricana l'un d'entre eux, il ne te prendra pas l'envie d'aller te balader.

Carrick était confus. Malgré le fait qu'on lui ait enlevé la burka, il ne voyait toujours que d'un œil... Il finit par comprendre que c'était sa paupière enflée qui lui bloquait la vue. Le sang séchait en croûte sur sa joue. Les hommes firent un pas vers la porte, puis l'un d'eux se retourna brusquement et, sans crier gare, décocha un solide coup de pied dans les parties génitales de Carrick qui s'effondra aussitôt sur le sol, le souffle coupé. Des larmes de douleur montèrent à ses yeux, et il resta là, plié en deux, aspirant l'air avec difficulté, tandis que ses tortionnaires claquaient la porte derrière eux en riant. L'écho de leurs

rires était étouffé par les sifflements qui avaient envahi ses oreilles. Il resta prostré longtemps, cherchant l'apaisement dans la fraîcheur du plancher. Puis la porte s'ouvrit de nouveau. Il prit une position fœtale, tentant de se protéger le plus possible des nouveaux coups qui allaient sans doute venir.

— Tiens, ça te fera de quoi t'amuser !

Il sentit qu'on lançait quelque chose dans la pièce, et cette chose vint heurter ses pieds. Attendant que la porte se soit refermée, Carrick releva péniblement la tête. Un objet avait roulé jusqu'à lui. Réussissant à s'asseoir malgré ses mains toujours attachées, il repoussa du bout du pied la chose qui était enveloppée dans un tissu. L'objet fit deux tours sur lui-même et s'immobilisa devant lui. Il reconnut avec horreur la tête de Marouane qui le fixait de ses yeux vides.

